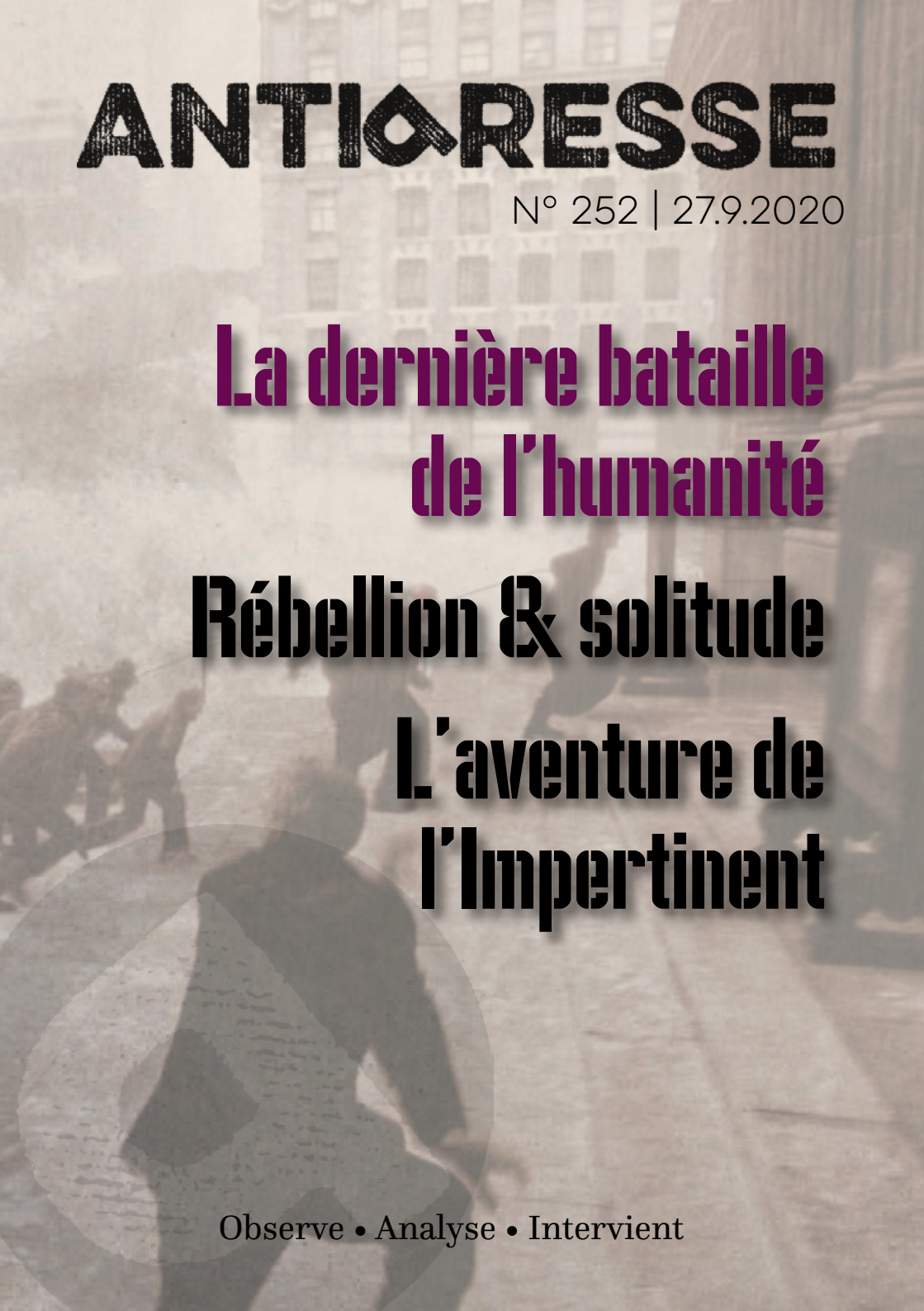
ANTIPRESSE

N° 252 | 27.9.2020

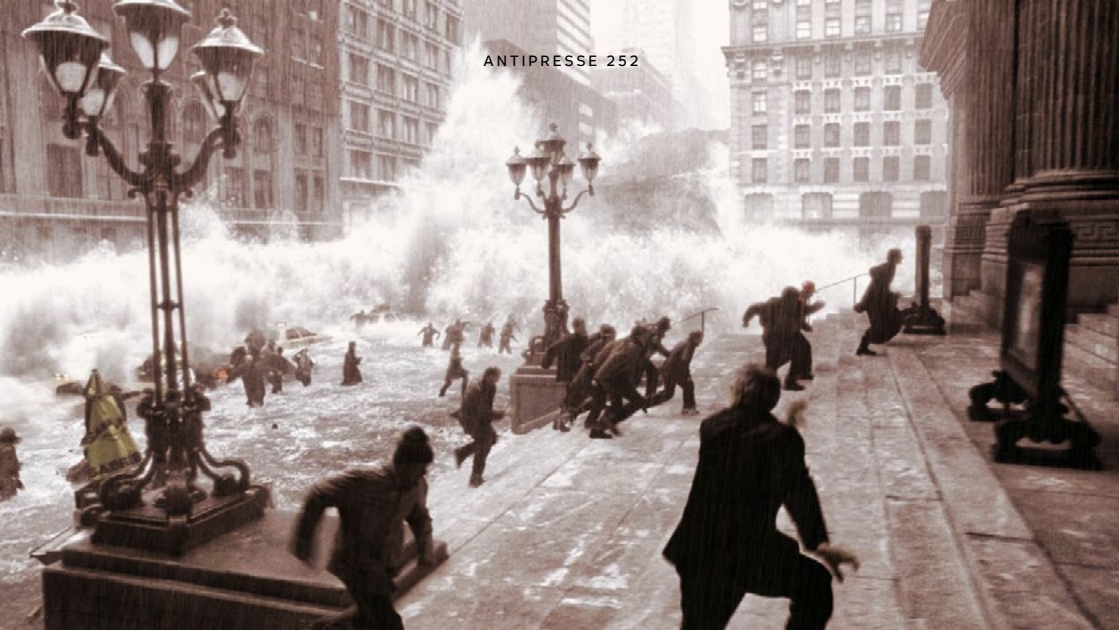
La dernière bataille de l'humanité

Rébellion & solitude

L'aventure de l'Impertinent



Observe • Analyse • Intervient



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

La dernière bataille de l'humanité

A QUOI RESSEMBLERA LE «TEASER» DE L'ULTIME FILM-CATASTROPHE PRODUIT PAR LA SOCIÉTÉ TECHNOLOGIQUE? ET NE SERIONS-NOUS PAS DÉJÀ EN TRAIN DE LE TOURNER?

1. LESSIVE

Avec le temps, je deviens semblable à Vassili Rozanov, l'insaisissable penseur des *Feuilles tombées*. Je ne me contente plus de griffonner des réflexions décousues sur des bouts de papier: j'ajoute encore le contexte. «En faisant de la numismatique» était la catégorie la plus fréquente chez lui. Chez moi, ce pourrait être «en grimpant à Isérables» ou «à la buanderie».

Parce que les idées se font un malin plaisir de jaillir à l'instant où elles savent que je n'ai ni stylo ni bloc-notes en main. J'étais ainsi en train d'étendre du linge dans mon sous-sol lorsqu'une cavalcade de pensées m'a traversé l'esprit, trop rapide même pour être captée au dictaphone.

La seule que j'aie retenue sans peine était une vieille connaissance. Un titre, en réalité: «La dernière bataille de l'humanité». Il est si net, si ronflant que je le visualise presque comme une bande-annonce de cinéma, avec des vaisseaux extra-terrestres géants pulvérisant des gratte-ciel dans les mégapoles du Nouveau Monde…

2. RÉMINISCENCE

J'ai souri. Je m'étais dit que Rozanov, même aux heures les plus sombres de la Révolution russe,

devait continuer de consigner ses notules et de trier ses pièces de monnaie entre deux descentes de la Tchéka dans le voisinage. Tout en sachant mieux que quiconque que ce qui se passait là-dehors n'était pas qu'un «simple» changement de régime, un «dépoussiérage» du vieil empire russe, mais une attaque contre l'humain en soi, une tentative de reprogrammation à vaste échelle. Il aurait pu, déjà, intituler l'un de ses ouvrages «la dernière bataille de l'humanité». De fait l'*homo sovieticus* issu des événements de 1917 n'a plus grand-chose en commun avec le peuple russe d'avant. Il y a de l'un à l'autre la même différence qu'entre un saumon rouge du Kamtchatka et les chairs flasques qu'on élève en bassin. Et cette différence est insurmontable, quoi qu'en dise M. Poutine ou le Patriarche de toutes les Russies. Le nouvel homme reste un être élagué, quelque effort qu'il fasse pour ressembler à l'ancien.

Savoir la finalité du processus, comme il le savait, n'empêchait pas Rozanov d'agrémenter ses journées de loisirs cultivés et parfaitement vains, par conséquent suspects, aux yeux du nouveau pouvoir. Seul un fou prétendrait arrêter le rouleau compresseur de l'histoire avec sa pointe de crayon. Le réactionnaire à lorgnon se contentait de l'observer, voyant parfaitement qu'il se trouvait sur sa trajectoire et qu'il finirait écrabouillé. Cela ne le dispensait pas de mettre ses collections en ordre.

3. PROSPECTIVE

En septembre 2000, quatre-vingts ans après la mort de Rozanov, j'avais rendez-vous dans un restaurant de la Place Rouge avec un pur spécimen d'*homo sovieticus*. Mieux encore: avec l'homme qui avait défini le concept. Alexandre Zinoviev semblait sincèrement heureux de me revoir pour la première fois depuis son retour en URSS, pardon en Russie. Il a commandé deux cents grammes de vodka, lui qui ne buvait guère - comme pour me prouver sa réinsertion. Et, sans rien perdre de sa jovialité, il m'a communiqué que l'humanité était finie à court terme.

«De quelque manière qu'on le tourne, le problème est insoluble. Les gouvernants actuels doivent gérer non plus des peuples, mais des masses d'individus égocentriquement imbus de leurs droits et qui se comptent par milliards. C'est le seul enjeu de l'époque. Soit ils le résoudront, soit tout s'effondrera.»

Mais pour résoudre ce problème, écrit-il dans *La fourmilière humaine globale*, son livre posthume et inédit (1), il va falloir jeter le bébé avec l'eau du bain. Une civilisation technologique n'a que faire de l'humanité de l'homme. C'est un paramètre trop aléatoire. Elle s'en débarrassera vite fait. Elle fera de l'homme un être parfaitement interchangeable, mécanique et stupide. Décérébré et décorporé, post-corporel. «Et ça va arriver très vite. C'est déjà là, mais vous ne le voyez pas.»

SD avec Alexandre Zinoviev, vers le début du millénaire.

4. RÉÉDUCATION

Ce fut notre dernière entrevue avant sa mort. Un an après cette conversation, c'était le Onze-Septembre. Et depuis le Onze-Septembre, nous sommes embarqués sans halte dans un train fantôme alternant les mirages et la terreur.

Nous n'avons pas fini d'admirer la maestria des apprentis-pilotes arabes capables de flanquer deux Boeings dans des tours avec l'élégance et la précision de l'elfe Legolas (2) tout en y laissant un passeport intact en guise de signature, que nous voici embrigadés dans la lutte contre al-Qaida aux quatre coins de la Bactriane, puis soutenant la même al-Qaida contre le sanglant ophtalmo de Damas, nous enthousiasmant pour une «opposition modérée» syrienne surgie de nulle part et rembarquée après usage dans les camions de Daech.

A peine avons-nous commencé de nous dire que quelque chose ne tournait pas rond dans nos Etats qui protègent en Orient les mêmes terroristes qu'ils prétendent combattre chez eux, que nous voici embarqués dans la tourmente climatique avec ses cataclysmes si imminents que nous sentons déjà nos chevilles barboter dans la montée des eaux.

Comme les eaux ne montent quand même pas assez vite pour inonder de culpabilité nos âmes de pollueurs impénitents, nous voici cravachés par la Fifi Brindacier réchauffiste, la Jeanne d'Arc à prompteur subjuguant par ses crises infantiles les grands de ce monde accourus recueillir sa bonne parole en avions privés.

Greta était devenue si oppressante, si dupiedtapante, que beaucoup ont accueilli avec gratitude le confinement pandémique, espérant que l'arrêt total de l'économie humaine, cette offense à la pureté de la planète, finirait par apaiser ses hystéries.

Nous étions tous si heureux de calmer Greta, ce printemps, que nous en avons oublié de remarquer qu'on n'avait *jamais nulle part de mémoire d'homme* mis en quarantaine des populations entières, mêlant les malades avec les personnes saines, ni interdit aux médecins de ville de soigner les victimes d'une telle aberration, ni tenté de censurer les savants offrant une thérapie disponible et concrète, ni retiré du marché

les seuls médicaments vaguement suspectés de soulager l'infection.

Fort heureusement, la mobilisation massive des *Black Lives Matter* en des processions collectivement immunisées contre le SARS-CoV-2 est venue nous cueillir au sortir de nos immeubles déconfinés pour nous confronter au racisme impardonnable que constitue le fait d'être né blanc - et nous dissuader du même coup de réfléchir à l'expérience de laboratoire inédite dont nous venions tous d'être les cobayes. Si les cobayes se mettaient à réfléchir, que resterait-il du labo?

Et nous voici, au terme d'un bel été où les médias auront usé jusqu'à la corde toutes les ficelles de la *viromancie* statistique pour nous faire croire que le pétard crevé repétera encore plus fort, nous voici donc attifés de ces mêmes masques dont nos maîtres nous disaient au plus fort de la pandémie qu'ils n'étaient pas seulement inutiles, mais encore néfastes. Le néfaste d'hier est obligatoire aujourd'hui, l'anodin d'hier est désormais proscrit, c'est bien connu et cela ne se limite pas à la *Commedia dell'Arte* sanitaire. La seule disposition qui ne varie pas, c'est l'interdiction absolue de s'en moquer...

N'en jetez plus! C'en est trop, même pour les géniaux concepteurs des *Looney Tunes*, les scénaristes les plus siphonnés de l'histoire du cinéma d'animation et du cinéma tout court. Que pèsent les gaffes et cabrioles des «*Bugs Bunny, Daffy Duck, Porky Pig, Elmer Fudd, Grosminet, Speedy Gonzales, Titi, Marvin le Martien, Taz, Bip Bip et Coyote*» etc. face à une seule conférence de presse des bureaucrates constipés qui de semaine en semaine, dans l'incohérence la plus totale, reconfigurent le périmètre de notre zone de sécurité, autrement dit la taille de notre cage? Qui prendra encore les loufoqueries des *Monty Python*, en particulier leur *Ministry of Silly Walks* (Ministère des démarches débiles) pour autre chose qu'une répétition générale de la mascarade bureaucratique de 2020?

5. VÉRIFICATION

Et voilà! Je n'avais pas fini d'étendre mon linge que les vingt années du troisième millénaire avaient défilé en farandole dans mon esprit, accrochées en guirlande derrière ce titre initial: «la dernière bataille de l'humanité». Ce n'était évidemment qu'une divagation, un bruit blanc cérébral dû à la fatigue et à l'heure tardive. J'ai la mauvaise habitude de faire mes lessives tard dans la nuit, de préférence retour de voyage.

Mais le lendemain matin, mon ami E... m'a raconté au téléphone sa visite à la faculté de sciences humaines où il avait étudié, puis enseigné pendant tant d'années. Cela l'avait un peu tuméfié, à peu près comme un tir de LBP à bout portant. Dans les couloirs désertés - Covid oblige, s'pas, et ne vous plaignez pas, voyez les étudiants britanniques qu'on traite comme des taulards -, il a pu consulter à loisir les annonces des conférences et des séminaires. *Auteurs noirs, préfaciers blancs, art*

queer, etc. Tout se ramenait à des questions de genre et de race — bref justement à ces déterminants biologiques sommaires que la culture universelle s'est toujours efforcée d'ignorer. De toutes les aires de la curiosité académique, il ne restait que ça!

Voici trente ans, au temps de mes études, mon copain Yvon faisait se tordre la galerie avec ses sujets de thèses ridicules que personne jamais n'aurait idée de lire. Sa préférée s'intitulait «*Tapisserie gay aux îles Kerguelen et théâtre lesbien à Wallis-et-Futuna: thèmes récurrents*». Aujourd'hui, elle serait reçue *cum laude* sur la foi de son seul sujet! En tout cas, on n'imagine pas l'expert qui oserait «saquer» l'auteur.e d'un tel chef-d'œuvre, fût-il.elle un.e parfait.e analphabè.ê.te.

6. PROSPECTIVE

Comme je descendais ramasser le linge sec sur l'étendage, le fil de ma rumination m'a repris. La dernière bataille de l'humanité n'avait pas besoin de Tom Cruise ni d'envahisseurs venus d'Orion. L'ennemi est intérieur et invisible. C'est un virus endogène: le virus *céphalophage* (mange-cerveau). Depuis le début du millénaire, nous sommes sommés non seulement de déposer ce qu'il nous reste de raison et de sens critique, *mais encore d'adhérer à l'absurde*, si nous voulons simplement maintenir notre place dans cette société et ne pas finir parias.

Le *teaser* du film n'a pas besoin de cataclysmes ni d'effets spéciaux. Il suffit de représenter, par exemple, une classe d'école compartimentée en bulles de plexiglas où les enfants, un mois après la rentrée, n'ont pas vu une seule fois le *visage* de leur instituteur/trice (4), de projeter ces mêmes enfants dix ans plus loin dans une formation universitaire *online* pilotée par l'«intelligence artificielle» (cet oxymoron) et consistant en un cerveaulavage juridico-statistico-elgébéto-racialiste, le tout sous la surveillance de centaines de capteurs mis en réseau (5), puis d'imaginer à quoi ressemblerait une société administrée par ces poulets de batterie socialement *distanciés*, ces janissaires de l'empire technologique, ces stalactites de décantations idéologiques. Enfin, pour amorcer le suspens, mettre quelques-uns de ces androïdes en situation de résoudre un de ces problèmes réels et complexes, techniques et humains, légués comme des bombes à retardement par les générations encore rationnelles et capables (et qui croyaient que leurs descendants le seraient encore plus). Par exemple, arrêter l'emballement prévisible - mais délibérément repoussé par des cadres incompétents et déresponsa-

Le magazine de l'Antipresse est une publication de INAT Sarl. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.
Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net
N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (Monty Python)

bilisés - d'un réacteur fêlé dans l'une des soixante centrales nucléaires françaises, déjà vieillissantes à l'heure où j'écris. Et rappeler, en *coda*, que «*s'ils échouent, le département et la région seront impropres à la vie pour les trente mille ans à venir*». Ce que le teaser ne montrera pas, pour ne pas vendre la mèche, c'est que le réacteur sera finalement dompté par une escouade de robots spécialisés aux ordres de l'ordinateur central…

7. RÉTRACTATION

Oui, encore une fois, je divague. Nous sommes loin d'un tel cauchemar. Nos autorités ne passent pas leur temps à se protéger le derrière, nos banquiers gèrent nos sous avec une frugale probité, nos universités n'ont d'autre priorité que le façonnement de la logique et de l'intelligence et nos médias marient harmonieusement l'esprit critique avec le service de la communauté. Quant à nos services sanitaires, ils ne prescrivent pilules et vaccins qu'en dernière extrémité, dans les rares cas où le renforcement de l'immunité naturelle, une bonne hygiène de vie et le bon sens assorti d'huiles essentielles ne suffisent pas à chasser la maladie. Dans notre société démocratique, l'humain est la mesure de toutes choses.

NOTES

1. J'en ai traduit un extrait sous forme de conte. Voir: Alexandre Zinoviev: «Ève et son Adam, ou le symbole de l'ère postcorporelle», Antipresse 229 | 19/04/2020.
2. L'archer du *Seigneur des Anneaux*.
3. Je suis sans doute un peu ronchon, mais je me sentirais offensé si l'on me réduisait à mes mœurs sexuelles, à la couleur de ma peau ou à la rugosité de ma barbe.
4. Aussi incroyable que cela paraisse, il y a des enfants en France à qui personne, en cette rentrée 2020, n'a eu l'idée de montrer le visage entier de ceux qui les éduquent. On n'est même pas sorti dans un champ pour faire rapidement les présentations en tombant le masque. Que personne ou presque ne trouve cela obscène est un signe sûr de la robotisation de l'espèce.
5. «Rappelons que le Département de l'instruction publique (DIP) a pour objectif d'équiper en webcams 100% des classes de l'enseignement primaire, du cycle d'orientation et de l'enseignement secondaire II, et plus de 50 classes en enseignement spécialisé. À ce stade, 1000 classes ont été livrées au primaire et 3000 au secondaire.»

ENFUMAGES par Eric Werner

Le Rebelle comme modèle de vie (2)

La technologie est profondément imbriquée dans nos vies. Cette symbiose rend-elle caduques les préceptes et les sagesses de vie du passé? Et y a-t-il moyen de préserver un sanctuaire de vie spirituelle au temps de la surveillance généralisée? Autant de questions auxquelles Marc-Aurèle et Epictète ne répondent pas.

Nous avons évoqué dans notre précédent article l'attitude stoïcienne, elle nous intéresse en ce qu'on peut la considérer comme une réponse possible au despotisme: le sage renonce à toute activité politique pour se replier sur la sphère privée, ou mieux encore: sur la «citadelle intérieure». Au point de vue stratégique, c'est une variante de la retraite flexible.

Sauf, comme nous l'avons vu également, qu'il est devenu de plus en plus difficile aujourd'hui de se replier sur la sphère privée.

PEUT-ON ENCORE ÊTRE STOÏCIEN?

Nous en avons donné les raisons. La première est liée aux NTIC, qui ont pour effet de nous rendre complètement transparents à l'État, et ainsi de supprimer toute distinction entre le privé et le public. Tout, aujourd'hui, est public, cela n'a donc plus grand sens de vouloir se retirer sur la sphère privée. Car, tout simplement, il n'y a plus de sphère privée. Ou alors il faudrait s'en recréer une. Nous verrons cela.

C'est la première raison. L'autre est liée au fait que le régime actuel ne se contente pas de revendiquer

pour son propre compte le monopole de la parole publique légitime, il s'intéresse également aux pensées secrètes des individus, comme on le voit aujourd'hui dans certaines universités américaines, qui exigent désormais de tout candidat à un poste d'enseignant ou de chercheur qu'il apporte des preuves tangibles de son engagement en faveur de la diversité. Autrement sa candidature est écartée. C'est aussi une limite au repli sur soi stoïcien. Il ne suffit plus aujourd'hui pour avoir la paix de se mettre entre parenthèses en tant que citoyen, comme le recommandaient les stoïciens, il faut aussi veiller à ne pas se rendre suspect de malveillance ou seulement même d'indifférence. Or c'est forcément ce qui arrive lorsque vous vous repliez sur la sphère privée. Un tel repli expose par lui-même à toutes sortes de soupçons.

On dira que ces deux raisons s'annulent plus ou moins l'une l'autre. Si les NTIC vous rendent réellement transparent à l'État, de quoi l'État pourrait-il encore seulement vous soupçonner? Ne sait-il pas déjà tout sur vous? Oui, mais il n'en est pas absolument sûr, et donc vous soupçonnera toujours de lui cacher quelque chose, d'avoir des pensées secrètes, autant dire inavouables, «nauséabondes», etc. Il vous revient dès lors de le tranquilliser en lui fournissant un certain nombre de gages, en lui montrant par exemple (je reprends l'exemple précédent) que vous participez activement à la promotion de la diversité, etc. On pourra, il est vrai, toujours vous reprocher de jouer la comédie. Mais il n'est pas toujours très simple de la jouer.

On voit donc que le programme stoïcien de repli sur la citadelle intérieure n'est pas très adapté à notre époque. Mais on pourrait lui adresser d'autres critiques encore: elles sont d'ordre fondamental.

Nous avons vu la dernière fois que les stoïciens distinguaient entre les choses qui nous sont propres (en grec, *ta idia*) et celles qui nous sont étrangères (*ta allotria*). Pour les stoïciens, nous ne devrions nous soucier que des premières, à l'exclusion des secondes, car celles-ci nous échappent, nous n'avons aucune prise sur elles. À quoi bon dès lors nous en soucier? Les stoïciens vont très loin dans ce domaine. Ils disent par exemple que nous n'avons pas à nous soucier de notre santé. Car la santé se rapporte au corps, lequel fait partie des choses qui ne nous sont pas propres mais étrangères: nous ne sommes donc pas concernés. Ils disent également que nous n'avons pas d'ennemis. «Tu n'auras pas d'ennemi, car tu ne souffriras aucun dommage», dit Epictète. L'ennemi n'a en effet prise que sur les choses qui nous sont étrangères: notre corps, nos biens, etc. Il ne nous inflige donc aucun dommage. Et donc également n'existe pas en tant qu'ennemi.

UN HÉRITAGE CHRÉTIEN

Qui ne voit que tout cela est artificiel. Personne ne peut en effet dire

que la santé n'a aucune importance. Cela ne tient pas la route. Ni que le corps nous soit étranger. Il nous échappe à certains égards, c'est vrai, pour autant il ne nous est pas étranger. Nous sommes au contraire très dépendants de lui. Et donc devons nous en occuper. Ou ne nous occupons pas, mais en subissons alors les conséquences. C'est une des limites du stoïcisme, mais non la seule. Le stoïcisme est un individualisme poussé à l'extrême, au sens où il pose en principe que l'individu peut et doit se suffire à lui-même. Or, bien sûr, c'est illusoire. L'homme ne se suffit pas à lui-même, il est au contraire très dépendant d'autrui. On a grandement besoin des autres dans la vie, et donc on ne saurait s'en désintéresser. Il manque dans le stoïcisme une «ouverture sociale» : ouverture qui, en revanche, est bien présente dans le christianisme.

Cela ne signifie pas qu'on perde complètement son temps en lisant les ouvrages des stoïciens. Loin de là. Ces ouvrages contiennent toutes sortes de très bons conseils, conseils dont chacun, aujourd'hui encore, peut faire son profit (même s'il n'est pas un Rebelle). Par exemple: vivre de peu, s'exercer à l'endurance, ne rien faire à la légère, ne rien entreprendre sans réflexion ni sans but, ne pas «tourbillonner» (selon l'expression de Marc-Aurèle), ne pas s'embarrasser de trop d'affaires à la fois, faire soi-même son travail, ne pas trop parler, ne pas enjoliver sa pensée, se méfier des délateurs, etc. Tous ces conseils restent aujourd'hui encore pleinement valables, on a donc intérêt à les suivre. Mais si l'on devait ici recourir au vocabulaire militaire, on dirait que ce sont des conseils d'ordre tactique. On ne saurait donc s'en contenter.

On en revient ainsi au Rebelle. Le Rebelle se sépare du sage stoïcien dans au moins trois domaines: le *corps*, les *autres*, enfin dans ce qui a trait à la *sphère privée*, qu'il réinvente.

Le Rebelle est en guerre, or quand on fait la guerre, on ne peut se payer le luxe d'être en mauvaise santé. Il faut au contraire être en *très bonne* santé. Dans le *Traité du rebelle*, Ernst Jünger consacre tout un chapitre à cette question, le vingt-septième. C'est la première différence avec le sage stoïcien: il faut se maintenir en bonne santé. La seconde a trait aux *autres*. Le Rebelle est seul face à lui-même, il décide seul de ce qu'il a ou non à faire. Mais il lui arrive aussi de rencontrer les autres. «Le moi se reconnaît en l'autre», dit Jünger. C'est, encore une fois, un héritage chrétien. Jamais le sage stoïcien ne dirait que le moi se reconnaît en l'autre. L'autre n'est rien d'autre que l'autre, il n'a rien à voir avec le moi.

On peut très bien faire la guerre tout seul, là n'est pas la question. Il vaut même mieux, bien souvent, la faire tout seul qu'avec d'autres. C'est moins risqué, et occasionnellement même plus efficace. Mais cela dépend des circonstances. La faire avec d'autres doit rester une possibilité toujours ouverte. Il ne faut pas a priori s'interdire la voie de la

praxis sociale, de l'action collective ou communautaire.

RÉINVENTER LA SPHÈRE PRIVÉE

Enfin il y a la question de la sphère privée. Il n'y a plus aujourd'hui de sphère privée, disions-nous. Effectivement il n'y en a plus, plus exactement encore celle qui existait jusqu'ici n'existe plus. Elle a été tuée par l'Internet et par le contrôle social généralisé (qui aujourd'hui fonctionne essentiellement au travers de l'Internet). Mais rien ne nous empêche d'en créer une autre à la place. On ne va pas ici développer ce point, mais qui ne voit que quand on fait la guerre, forcément aussi, quand on la fait, on est amené à court-circuiter l'Internet. L'Internet s'arrête ou est mis entre parenthèses. Ou alors on se met soi-même en danger. Il se creuse ainsi un espace qui n'est peut-être pas en lui-même exactement *privé*, mais qui à coup sûr, par hypothèse, n'est pas non plus *public*. C'est l'espace de la clandestinité, au sens où ce qu'on fait, on le fait *en cachette*. Pour le faire, on se soustrait au regard des autres.

Encore une fois, la clandestinité ne se confond pas avec la sphère privée. Ce qu'on peut dire en revanche, c'est qu'elle joue un rôle analogue à celui de la sphère privée. Elle fournit à celui qui y a recours une *position de repli*. Elle rend donc à nouveau possible la retraite flexible. Court-circuiter l'Internet, renoncer au portable ou au smartphone, est en ce sens un geste de première importance. C'est un geste non pas ici tactique, mais bien stratégique.

BIBLIOGRAPHIE

- Epictète, Manuel.
- Marc-Aurèle, *Pensées*.
- John Dominic Crossan, *Jesus, A Revolutionary Biography*, HarperCollins, 1994.
- Ernst Jünger, *Traité du rebelle*, in *Essai sur l'homme et le temps*, Christian Bourgois, 1970 (actuellement épuisé).

Passager clandestin

Amèle Debey: pourquoi j'ai décidé de créer mon propre média

La Suisse romande a toujours été un sanctuaire d'édition. On pense à la période de l'Occupation, où la résistance intellectuelle française s'imprimait en terre neutre. Avant le déferlement de l'internet, la région comptait plus de 150 éditeurs, livres, journaux, magazines ou catalogues, pour un bassin de 2 millions d'habitants. La révolution informatique a sévèrement chamboulé ce paysage, mais le foisonnement demeure. À mesure que disparaissent les anciens journaux et que les survivants s'étatisent, des plateformes indépendantes apparaissent. Ainsi, entre autres, l'Impertinent (https://limpertinent-media.com) d'Amèle Debey, lancé en avril 2020, en pleine pandémie. Nous avons posé quelques questions à cette journaliste «affranchie».

Le pari de l'Impertinent

Votre motivation première?

Lorsque je me remémore les raisons qui m'ont poussée à embrasser cette carrière, je ne les retrouve pas dans la conception qui est faite des journalistes actuellement. Et cela me pousse à m'interroger: comment a-t-on pu développer une telle méfiance à notre égard? Comment en est-on arrivés là? Comment une profession, régie par un code éthique, par des principes, des droits et des devoirs très concrets, peut-elle se retrouver aussi décriée? Qui sont ces journalistes qui ont, par leurs décisions et leurs actes, jeté l'opprobre sur toute une pratique? Et qu'ont-ils fait? Et, surtout, est-ce que j'en fais moi-même partie sans le vouloir? Ma motivation première est donc d'être digne de la haute idée que je me fais du journalisme.

Qui êtes-vous?

Après une scolarité chaotique, j'ai fui littéralement le pays car j'avais le sentiment qu'on allait me forcer à continuer mes études si je voulais pouvoir devenir journaliste. Ce qui, pour moi, était un non-sens. Il était hors de question que je prenne le risque d'être formatée et dégoûtée du métier en privilégiant la théorie à la pratique. J'ai mis le cap sur Paris et j'ai tapé aux portes des rédactions avec mon CV en main. La presse était déjà dans une mauvaise passe en 2009 et je me suis dit que la seule qui n'était pas en crise et qui donnerait sa chance à une gamine sans diplôme, c'était la presse *people*. C'est donc par ce biais que j'ai débuté ma carrière, en travaillant pour des blogs médias, puis pour des sites d'infotainment et de cinéma.

De retour en Suisse après plusieurs voyages formateurs aux

États-Unis, j'avais un CV plutôt pas mal pour mon âge et c'est grâce à mon expérience que j'ai pu trouver des jobs de pigistes. Ce qui m'a permis de me faire la main dans une bonne partie des rédactions romandes, où j'ai beaucoup appris.

Comment est née l'idée de L'Impertinent?

Je la mûris dans mon esprit depuis plusieurs années. Comme beaucoup de journalistes – comme beaucoup de gens en général – j'ai le complexe de la légitimité et je pensais que je ne serais jamais à la hauteur pour fonder moi-même un média. Par contre, je savais que le jour où je me lancerais, ce serait toute seule. J'ai rapidement appris dans la vie que lorsqu'on attend sur les autres, on ne fait rien.

L'Impertinent est né le 13 avril 2020. J'avais préparé le site depuis plusieurs semaines et il ne manquait plus que le contenu. La pandémie a accéléré les choses. Je venais de réaliser l'interview de Jean-Dominique Michel, initialement destinée à être publiée dans *Bon pour la tête*. Mais ils l'ont refusée. Trop longue. Trop audacieuse. J'y ai vu une sorte de signe. Le moment où jamais. Il me paraissait important que cette interview soit publiée, il en relevait de la salubrité du débat public. Alors j'ai lancé L'Impertinent, qu'elle a inauguré. Et j'ai bien fait, puisque cette interview comptabilise aujourd'hui 144'636 vues! Un succès que je n'avais pas anticipé une seule seconde.

Principes de fonctionnement?

Tout au long de ma carrière, j'ai souvent vu les journalistes oublier l'intérêt public dans le choix de leurs sujets. Trop d'auteurs écrivent pour eux-mêmes, pour satisfaire leur ego ou pour se défouler, sans considération pour le lecteur. L'Impertinent a donc pour vocation de remettre l'information au service du public en proposant aux gens de suggérer les sujets sur lesquels ils voudraient que l'on enquête. La ligne éditoriale n'est pas encore clairement définie, elle se précisera avec le temps. Je fonctionne à l'instinct et pour l'instant j'aime ratisser large.

L'essentiel, c'est que les débats soient toujours ouverts, peu importe lesquels. Les échanges enrichissent l'existence. Il est important pour moi de fournir aux lecteurs des pistes de réflexion, afin qu'ils puissent percevoir les choses hors de leur carcan habituel. Les entretiens sont un bon moyen de plonger dans la tête des interlocuteurs pour essayer d'en extraire une partie de leur vision, qui viendra ensuite alimenter, enrichir celle de ceux qui s'y intéressent.

J'ai également créé une chaîne YouTube afin de pouvoir atteindre un public plus jeune, et mettre en pratique ce que j'ai appris lors de ma formation dans une télévision régionale. Le but est de pouvoir tourner des reportages et diffuser des débats. Deux exercices que j'affectionne particulièrement.

Buts?

Restaurer la confiance en la presse. Car cette presse est nécessaire. Aujourd'hui plus que jamais. Mais elle faillit trop souvent à sa tâche de chien de garde de la démocratie. De serviteur de la vérité.

La période que nous vivons est fascinante en cela qu'elle met en lumière les nombreuses défaillances de nombre de nos fonctionnements sociétaux. Les pays les plus riches se comportent comme des hypocondriaques hystériques, dans une espèce de folie furieuse qui souligne à quel point le confort et l'abondance nous a rendus vulnérables et irrationnels face aux difficultés de l'existence. Les médias ont suivi la danse. C'est très inquiétant, mais également positif d'un côté. Tout est à rebâtir.

Indépendance totale? Pourquoi?

Lorsque j'étais pigiste dans le groupe Tamedia, j'ai constaté au moment des licenciements le genre de dérives inhérentes à l'appartenance à une entreprise. Et, à l'heure où la rébellion silencieuse grondait dans les couloirs, certains ont eu le courage d'aller manifester dans les rues. La majorité, pour des raisons pas très éloignées, à mon sens, d'un genre de syndrome de Stockholm, m'ont asséné cette phrase à la fois sensée, et totalement absurde: «On ne peut pas faire la grève, on bosse».

À ce moment-là, j'ai compris que le choix entre la stabilité et la santé intellectuelle était un combat de tous les instants. Du coup, je me demande si ce n'est pas justement parce qu'il a cessé d'être indépendant que le journalisme a cessé d'être.

Après mes nombreuses expériences dans ce métier, j'avais le sentiment d'être face à un choix: soit je laissais tomber le journalisme, soit je le faisais à ma manière. C'est certainement la meilleure décision de ma vie.

TURBULENCES

LISEZ-MOI ÇA! · «L'Ogre» de Jacques Chessex

Ce qu'il apporte. L'Ogre, c'est ce père immense et inquisiteur qui vous juge du haut de son regard intransigeant et vous dévore, littéralement. En somme, il est la loi. Jean Calmet, enseignant de latin au gymnase de la Cité, à l'annonce de la mort de son «père-ogre-autoritaire» eut d'instinct un sentiment de délivrance. Courte victoire émotionnelle car, aussitôt, une profonde solitude s'abat sur lui. Dévasté et terrassé, il portera son remords et sa culpabilité comme on porte sa croix. Cette pesanteur le rendra impuissant en tout; en amour comme dans la vie. Il vivra «séparé des autres». Seul et sans foi. D'ailleurs, le Dieu du roman est un salaud. Il a sa place aux côtés de l'ordre et de l'État que Chessex fracasse avec élégance et brutalité. Même mort, vaincu et brûlé au crématoire, père-roi tout puissant continue de régner parmi les vivants et hantera Jean jusqu'au suicide.

Ce qu'il en reste. La vie de chaque fils est traversée par cette impossibilité à dire ce «je t'aime» à son propre père, pourtant si essentiel et qui soigne. Tout est regret. Nos jeunes géniteurs mâles de l'ère post-famille, dévitalisés comme des crevettes, pourraient-ils devenir les ogres de demain? Ou sommes-nous dans un territoire vaincu sans nulle tentative d'œuvre future possible sur la destruction du règne paternel? «L'Ogre» de Jacques Chessex est un monument littéraire qui a remporté le prix Goncourt en 1973.

A qui l'administrer? Ce livre doit être lu et étudié comme une grande œuvre classique et a sa place parmi les grands romans du XXe siècle. Je le recommande aussi à cet ancien journaliste du Temps qui, dans un article publié le 4 février 2016, s'enorgueillissait de ne pas avoir lu ce livre.

Comment se le procurer? La collection Les Cahiers Rouges de Grasset est disponible dans la très belle Librairie du Vieux-Comté à Bulle, dans le canton de Fribourg.

- Jacques Chessex, *L'Ogre*, Grasset, 2017. Une suggestion de **Patrick Gilliéron Lopreno**.

USA · Stephen F. Cohen, un cavalier seul s'en est allé

L'empêcheur de penser en rond de la politique de sécurité états-unienne est mort la semaine dernière à New York (1). L'historien et politologue Stephen F. Cohen n'a cessé de mettre en garde contre l'escalade de l'armement nucléaire et les risques de voir dégénérer la nouvelle guerre froide entre les États-Unis et la Russie en une catastrophe planétaire.

À la manière d'un oracle qu'on n'écoute plus à force de répétitions, ce russophile, ancien conseiller de la Maison Blanche et familier des grands médias, a été mis progressivement hors circuit (2). Son péché: oser affirmer que la politique prétendument agressive de la Russie de Poutine a été largement provoquée par celle des États-Unis, qui ont poussé les troupes de l'OTAN jusqu'à ses frontières. Au moment où en cette fin d'été des bombardiers US escortés par des avions de combat ukrainiens (Soukhoï et Mig) inaugurent leurs rondes à quelques encablures de la Crimée (3), on ne peut pas lui donner tort. Désormais, le temps de réaction qui reste aux forces russes pour distinguer une attaque d'une fausse alerte ou d'un vol de mouettes ne se calcule plus en minutes mais en secondes.

Sans se lasser de lutter à contre-courant, Cohen a tenté en vain de désamorcer l'entreprise de diabolisation visant Poutine à laquelle s'est livré Washington

avec le concours des médias occidentaux. En écho à Henry Kissinger qui avait écrit en mars 2014 dans le Washington Post: «La diabolisation de Poutine n'est pas une politique. C'est l'alibi d'une absence de politique», Cohen avait surenchéri: «C'est juste, mais c'est bien pire que cela. La diabolisation de Poutine empêche de penser rationnellement et d'avoir un débat rationnel sur la sécurité nationale américaine. On ne parle pas ici seulement de la catastrophe en cours en Ukraine et de la nouvelle guerre froide. Cela concerne aussi bien la Syrie et l'Afghanistan, que la prolifération des armes nucléaires ou encore la lutte contre le terrorisme mondial. La diabolisation de Poutine nous prive du partenaire dont nous avons besoin au Kremlin, quel qu'en soit l'actuel occupant». Lire à ce sujet sur le site du ***Saker francophone*** la chronique de Cohen intitulée «Ce que Poutine n'est pas»(4).

Dépourvu d'illusion sur les véritables décideurs de la politique de Washington, Cohen posait la question en 2017 dans une interview avec Tucker Carlson de Fox News: «Vous et moi devons répondre à une question subversive. Avons-nous vraiment trois branches à notre gouvernement ou y a-t-il une quatrième branche: les services de renseignement?». Et d'affirmer que l'alliance militaire que le Président Obama était prêt à conclure avec Poutine pour lutter contre le terrorisme, avait été «sabotée par le Département de la Défense et ses alliés des services du renseignement».

Le délire russophobe et antipoutinien semblait avoir faibli depuis que l'affaire du Russiagate a fini en eau de boudin. Mais rien n'y fait: à court d'arguments pour soutenir leur candidat sénile, les Démocrates peuvent maintenant s'appuyer sur un nouveau rapport de la CIA (5), selon lequel «il semble très probable - ***most likely*** - que le président Poutine continue d'approuver et de diriger des opérations d'interférence visant à renforcer les chances de réélection du Président Trump.». Qui parlait d'un quatrième pouvoir?

J.-M. Bovy/24.09. 2020

Sources et références

1. https://thesaker.is/we-have-lost-a-real-giant-stephen-f-cohen-has-passed-away/

2. https://antipresse.net/stephen-cohen-heretique-americain/

3. https://lenta.ru/news/2020/09/04/flight/

4. https://lesakerfrancophone.fr/ce-que-poutine-nest-pas

5. https://www.nytimes.com/2020/09/22/us/politics/cia-russian-election-interference.html

LISEZ-MOI ÇA! · «La Peau» de Curzio Malaparte

Ce qu'il apporte. *La peau* est un roman autobiographie que Curzio Malaparte, alias Kurt Suckert, écrivit alors qu'il était correspondant pour le ***Corriere della Sera***. Il raconte la libération de Naples aux côtés des forces armées américaines et décrit, en parallèle, avec un lyrisme détonant, l'éruption du Vésuve qui se produisit au même moment, comme un écho surnaturel de la catastrophe passée et de l'aliénation future. D'ailleurs, est-ce une libération, ou simplement le passage d'un régime criminel et guerrier à une autre forme d'exploitation? En 1944, Malaparte est proche des communistes (PCI) avant de se rallier, juste avant sa mort, au maoïsme et au catholicisme. Il fut de tous les partis. Par opportunisme et désespoir. Malgré cela, son œuvre demeure cohérente et d'une rigueur extrême. Malaparte est un moderne anticonformiste qui épouse les traits de l'anti- modernisme. Ambigu et double, il l'est. Malaparte comme Bonaparte. Sans cesse, on file cette dualité comme une trace. Peuple femme-peuple-homme. Lune-Soleil. Bien-Mal.

Ce qu'il en reste. Le monde change-t-il? En 2020, on se vend toujours, sa peau et son âme, pour quinze minutes

de célébrité ou quelques dollars en plus, sans vertu ni pudeur, alimentés et propulsés par des médias serviles et stériles qui en raffolent. Chez Curzio Malaparte, on vend aussi sa peau. Au crépuscule de la guerre mondiale finissante, dans un Naples dévasté et à terre, le peuple napolitain miséreux et asservi à ses nouveaux maîtres la vend pour sa survie. Est-ce différent de la prostitution sociétale et sollicitée de notre époque? Oui et non. L'auteur est extrêmement sévère vis-à-vis de cette civilisation moderne sans Dieu, qui vend tout et de tout: «patrie, liberté, justice». Cette «sale peau» est la nouvelle icône de notre époque.

A qui l'administrer. Aux amoureux du style, de la grande littérature et des auteurs-témoins-aventuriers: correspondants de guerre. On pense par exemple à Mario Rigoni Stern ou Vassili Grossman.

☼ *La Peau*, Curzio Malaparte, Editions Denoël, 1996. Une suggestion de **Patrick Gilliéron Lopreno**.

ISRAËL · De l'utilité politique du confinement

Israël aura donc été le premier pays dans la région à se reverrouiller en raison de la «deuxième vague». Evelyne Gougenheim nous donne une explication «collatérale» de la sévérité du reconfinement en Israël. Et si c'était un moyen radical d'étouffer le mécontentement qui gronde contre le gouvernement Netanyahou? Comment concilier le droit de manifester avec l'urgence virale? Aucune manière, donc on bâche!

> L'imbroglio dans lequel Israël est embourbé a quelque chose de kafkaïen. Une question lancinante obsède les rédactions et la classe politique. Les manifestations de dizaines de milliers de personnes hostiles à Netanyahaou peuvent-elles légitimement se dérouler alors que la pandémie atteint le plus haut sommet du monde? Ne contribuent-elles pas à répandre le Corona?
>
> D'un côté on interdit tout rassemblement pour des causes sanitaires, de l'autre on autorise ces énormes rassemblements sans masques ni distanciation sociale. Tout simplement parce que la manifestation serait un droit sacré de la démocratie! Le procureur de l'Etat, la Cour suprême sont même allés jusqu'à interdire de les interdire au ministre de l'Intérieur! En somme la démocratie est plus forte que le coronavirus. On touche ici à la limite de la conscience moderne, de l'Etat moderne. Hier soir le Procureur a fini par accepter l'interdiction de ces manifestations mais à condition d'instaurer un confinement total, c'est à dire de plonger tout le pays dans une ruine économique dont Israël pourrait ne pas se relever. Mais, attention, il s'agit de sauver la démocratie!

COVID_19 · Une généticienne dénonce la «viromancie» et le dressage idéologique

Sa précédente apparition sur le plateau de TV-Libertés avait dépassé le million de vues. Cette fois-ci, Alexandra Henrion-Caude, généticienne et ancienne directrice de recherche à l'INSERM enfonce le clou sur [planetes360.fr] (https://planetes360.fr/covid19-lepidemie-est-terminee/) en déclarant que ***L'épidémie est terminée!***. Son entretien est l'une des synthèses les plus claires et les plus sereines du grand déraillement de la pandémie vers un système d'intimidation quasi-religieux. Il pose également des questions sur les responsabilités médicales qu'on n'a jamais entendues dans les médias de grand chemin.

Alexandra Henrion-Caude commence par évoquer l'origine de la haine inédite que la pandémie au covid-19 a suscitée jusqu'au sein même du monde scientifique. Elle n'y voit pas de justification autre que la peur collective, née au début de l'année 2020 du sentiment justifié que quelque chose d'inédit s'était produit dans un labo chinois. Une épidémie en était issue qui avait abouti au confinement de

21 millions de personnes en Chine et qui commençait de sévir en Italie. À partir de cette situation, et faute d'informations sensées, la peur nous a fait *enchaîner les mauvaises réactions.* **Le recul nécessaire au raisonnement et au progrès scientifique a totalement passé à la trappe.**

Ayant analysé les raisons de la «guerre» orchestrée autour de Didier Raoult, AHC donne son sentiment sur le traitement hydroxychloroquine-azithtromycine: si elle a eu quelques réticences au départ, les résultats qu'on peut observer dans les pays qui l'ont utilisée aux conditions préconisées par l'IHU de Marseille l'ont, semble-t-il, convaincue. Elle en déduit qu'en tout cas ***on n'a pas les moyens de se mettre à dos, ou de fustiger, ou de mettre au pilori aucun des grands talents scientifiques qu'on a en France ou dans le monde.***

Dans une deuxième phase, plus offensive, elle assène: ***On a fait grand foin de Didier Raoult, pourquoi est-ce qu'on n'a pas fait tout ce foin sur Mehra, l'auteur du Lancet, qui a scientifiquement planifié la mort de patients***, en ne tenant sciemment aucun cas des précautions instaurées par le protocole Raoult et en prescrivant, pour prouver sa dangerosité, l'hydroxychloroquine à des doses dépassant très largement les niveaux admis par la posologie du médicament.

La «deuxième vague» partout annoncée dès juin dernier, est du domaine de la *viromancie*, autant dire de l'astrologie. Alexandra Henrion-Caude se réfère ici à l'histologie des coronavirus, leur similitude de comportement face aux mutations et à la durée. Elle note au passage que la pandémie de Covid-19, si l'on n'avait pas eu les outils d'information et d'analyse scientifique qu'on possède actuellement, aurait été simplement ***indétectable*** dans des pays comme l'Autriche, l'Allemagne ou le Portugal, qui n'ont connu aucune surmortalité statistique. Par contraste, elle souligne l'urgence de chercher des explications à un pic ponctuel de surmortalité enregistré dans des pays comme l'Espagne ou la France.

AHC rappelle que la redescente de la dynamique d'une épidémie est toujours en dents de scie, mais **s'étonne que les médias n'aient pas profité des deux mois d'accalmie où la mortalité en France est descendue en dessous de 18 morts/jour pour lever la chape de terreur qu'ils ont au contraire encore renforcée.**

À propos du masque, AHC commente les trois publications consacrées par l'OMS au sujet, chaque fois plus longues: deux en janvier, cinq en avril, seize en juin. Il apparaît que certains conseils diffusés par le dernier document se contredisent eux-mêmes. Où est passé le souci sanitaire qui seul fait partie de la mission de l'OMS? **La scientifique relève avec étonnement une volonté affichée de dressage idéologique: selon le document, les masques en tissu «peuvent aussi offrir un moyen d'expression culturelle propre à favoriser l'acceptation des mesures de protection en général».** Ces étonnantes considérations l'amènent à reprendre l'interrogation posée par son collègue physiologiste, le directeur de l'institut de recherche biomédicale et d'épidémiologie du sport (IRMES) Jean-François Toussaint, sur l'existence ainsi suggérée par l'OMS même d'un agenda prévisionnel de ces «mesures de protection en général».

Pour revenir au masque, **il ressort finalement que l'OMS en encourage le port tout en expliquant qu'en milieu hospitalier il augmente le risque d'infection de type grippal, donc en particulier du covid-19 !** Elle note aussi que l'usage international du masque n'est absolument pas encadré du point de vue de son élimination, au mépris du risque biologique immédiat, et de l'énorme pollution au plastique générée par l'abandon en tous lieux de la planète de masques usagés.

La fin de l'entretien soulève d'autres

questions auxquelles il serait urgent de répondre, d'autant que les mesures prophylactiques imposées par le gouvernement français ont passé un stade supplémentaire dans la mise en danger de l'économie réelle comme des libertés dans le pays. **Tout ceci au prétexte d'un «taux d'incidence» aussi fabriqué que fallacieux, puisqu'il amène, au lieu des deux seuls critères de définition de la gravité d'une maladie (hospitalisations et décès), à prendre en compte des cas de contamination virtuelle, des personnes asymptomatiques** dont, qui plus est, la moitié est déclarée positive alors qu'elle ne l'est même pas au regard de la charge virale qu'elle porte.

(On peut se demander, en passant, pourquoi des scientifiques de si haut vol doivent passer par les plateformes «alternatives» pour pouvoir s'expliquer sans être sans cesse interrompus par des caquètements réprobateurs ou des commentaires polémiques de journalistes ignares.)

☼ **S. Rivron**/24.9.2020.

Pain de méninges

LA CORRUPTION, MENACE N° 1

Je considère que la corruption est la principale menace pour les sociétés démocratiques. Oui, plus grave que le terrorisme. Ce dernier est une attaque frontale contre notre système socioculturel. L'Etat et la société se sentent menacés et réagissent, souvent surréagissent, un peu comme le corps humain qui mobilise ses anticorps en présence d'une agression bactérienne. La corruption est infiniment plus sournoise, elle s'insinue dans le tissu social en exploitant subtilement certains des penchants de ce dernier. C'est un virus qui occupe subrepticement l'organisme pour l'affaiblir et le détruire depuis l'intérieur. La corruption fait fonction d'incubateur pour le crime organisé et pour des trafics de tout genre et agit comme polluant toxique pour les institutions démocratiques.

Dick Marty, *Une certaine idée de la justice* (éd. Favre)

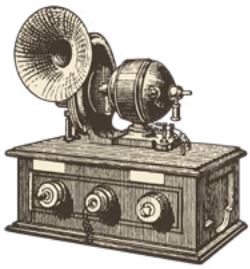
L'ANTIPRESSE EST UNE CHRONIQUE

DE LA VIE HUMAINE AU TEMPS DES ROBOTS,

100 % ANIMÉE PAR L'INTELLIGENCE NATURELLE.

DÉJÀ 252 SEMAINES.

PLUTÔT RASSURANT, NON?



PHOTOBIOGRAPHIE
PAR SLOBODAN DESPOT

Echange de regards. Place de l'Etoile, Paris, 20.9.2020.
Elle écoutait de la musique, confortablement installée au coin de cette vitrine géante. Nos regards se sont croisés, mais je ne verrai jamais son visage. Je ne retiendrai que ceux des acteurs du panneau publicitaire derrière elle. Après tout, quelqu'un a payé pour que je les voie, eux; la présence de la jeune fille dans le cadre est un accident. Tout est dans l'ordre.

/iPhone XS/